

LE BEFFROI. — LES MÉNÉTRIERS DU BEFFROI. — DISPOSITIONS INTÉRIEURES. — LE
« SECRET. » — LE VIEUX GAND. — L'HOMME DU BEFFROI. — LE CAMPANILE. —
ROELAND, SA NAISSANCE, SES DEUX CONDAMNATIONS CAPITALES, SA FIN. — LE CARILLON.
— LE DRAGON. — LÉGENDE ET VÉRITÉ.

Que les 386 marches du Beffroi ne vous intimident pas. L'escalier est bon et, pour la plus grande commodité des voyageurs que le Club alpin ne s'est point chargé d'entraîner, des rampes de corde montent, fixées au massif noyau de la vis de pierre.

L'aménagement intérieur d'une tour du moyen âge est un spectacle qui mérite de n'être pas dédaigné, et peu de clochers ont un caractère aussi archaïque que la tour de Gand.

Le Beffroi se dresse à quelques pas de l'Hôtel de ville ; il symbolise, de concert avec celui-ci, les franchises de la commune.

A son sommet, étincelle, gigantesque girouette, le Dragon, que la légende fit longtemps envisager comme un trophée de guerre.

Le Campanile du Beffroi abrite les cloches sonnant l'heure du travail ou du couvre-feu, célébrant par de joyeuses volées les victoires ou les fêtes, groupant le peuple en armes au son du tocsin.

Quand la voix lente et grave des gros bourdons fait silence, le Carillon lance à son tour ses strettes allègres et sonores.

Le Beffroi est le gardien, la sentinelle de la cité; du haut des créneaux qui le couronnent veillent sur elle les génies tutélaires du travail et de la liberté.

Les hommes de métier et les bourgeois de nos villes de Flandre tenaient à leurs tours municipales, comme les nobles tenaient aux donjons représentant, sous une forme tangible, leurs apanages seigneuriaux.

Aussitôt une commune investie de privilèges, elle signale ses conquêtes par l'érection d'un beffroi.

Aux premiers siècles du moyen âge, la tour était la propriété des églises et des couvents; il demeurait donc au pouvoir des prêtres séculiers et des moines d'interdire aux laïques

l'usage des cloches, seul moyen dont on disposât alors pour appeler le peuple sur la place publique. L'Église n'admettait guère l'usage des sonneries autrement que pour annoncer les offices ou rehausser le prestige des cérémonies du culte. Les bourgeois n'obtenaient donc pas lorsqu'ils le voulaient l'usage même temporaire des cloches.

Dans certaines circonstances, ces résistances du clergé pouvaient faire avorter des mouvements populaires (1) et aussi compromettre la sûreté de la commune. Il déplaisait souverainement à nos ancêtres de ne pas disposer



BEFFROI DE GAND.

(1) A Bruges, lors des Matines, fatales aux Français, les gens du peuple, conduits par Breydel et De Coninck, ne pouvant arriver aux cloches, donnent le signal du massacre en battant leurs chaudrons. *Pelves suas pulsantes cumque ad campanam non audent accedere.* Voyez MEYER.

de ce moyen d'indiquer l'heure, de marquer par des volées certains événements que le clergé pouvait voir d'un mauvais œil, mais qu'il plaisait aux laïques de fêter bruyamment.

Ces conflits, dont le souvenir s'est perpétué dans nos régions et qui dans certaines localités belges ne sont pas affaire complètement vidée, engagent les magistrats à faire élever des tours dont l'accès leur fut toujours assuré.

Les premiers beffrois datent du XII^e siècle.

Les magistrats y entretenaient des veilleurs chargés de signaler les incendies en sonnant du cor, des guetteurs prêts à éveiller le tocsin à l'approche de l'ennemi, des ménétriers — à Gand le terme est consacré par un antique usage — ayant pour mission de marquer l'heure en faisant éclater une intermittente fanfare au-dessus de la ville endormie.

Les ménétriers du Beffroi de Gand étaient d'importants personnages. Leur place était marquée dans toutes les fêtes. Ils marchaient fiers comme Artaban, la plume au chapeau, la rapière au côté, ornés de bijoux magnifiques ciselés par les plus illustres faiseurs (1).

Les armes de la commune ornaient, relevées de superbes broderies, les fanions de leurs trompettes d'argent.

Du haut du perron, à l'angle des carrefours, ils notifiaient aux gens de Gand les ordonnances de Messires de la Keure; mission plus périlleuse, ils sonnaient la charge à la tête des milices gantoises qu'ils accompagnaient dans leurs interminables expéditions contre « ceux de Bruges » ou contre les troupes du roi de France.

Tout à cette époque respire la bataille.

Les emplois dont la dénomination sonne le plus pacifiquement du monde à nos oreilles, exposaient alors leurs titulaires à de réels et de constants périls.

(1) Le Musée Archéologique de Gand conserve six insignes des ménétriers, datant du XV^e siècle. Il y a quelques années un antiquaire offrit 60,000 fr. pour une de ces pièces.

Les ménétriers du Beffroi n'étaient pas seuls dans le cas de risquer gros jeu en accomplissant des fonctions qui sembleraient à première vue n'avoir rien à démêler avec la profession des armes. Plus d'un membre de la Keure gantoise tomba sur ces champs de bataille où les communiers se rendaient aussi gaiement que s'il se fut agi de leurs kermesses aux légendaires exubérances.

De même, le Beffroi n'a rien de l'honnête clocher des villes modernes ; il a la mine d'une forteresse défiant l'ennemi, de même, son installation intérieure ressemble à celle des luxueux donjons seigneuriaux.

Établis sur un plan quadrangulaire légèrement barlong, ses murs sont épaulés par des contreforts ; ils mesurent cependant à la base plus de deux mètres et demi d'épaisseur. L'étage inférieur couvre une superficie de quatorze mètres de côté environ en tout sens, dans œuvre.

Divers étages sont formés par une superposition de salles rendues apparentes à l'extérieur par de hautes baies ogivales.

Au rez-de-chaussée, une salle de réunion, où l'on enferma souvent des prisonniers, lors des raffles effectuées par la force publique les jours d'émeute. Au premier, une salle où se trouvaient déposées les archives. Cette salle portait le nom de « Secret du Beffroi. » On y gardait, enfermées dans un coffre en chêne bardé de fer, les chartes dont la conservation importait le plus à la commune. Là reposa longtemps sous bonne garde le fameux *Kalfvel* (peau de veau), charte octroyée par Philippe d'Alsace et autorisant les Gantois à ceindre leur ville de murs et à fortifier leurs demeures privées.

Un autre étage était jadis affecté à l'installation d'une forge, nécessaire aux artisans chargés de l'entretien des horloges et des carillons.

Tous ces locaux superposés, très vastes, forment une tour de quatre-vingt-deux mètres, à laquelle il faut ajouter la flèche, ce qui porte l'élévation totale à cent dix-huit mètres.

Du haut de la plate-forme entourant la partie du clocher renfermant le

clavier du carillon, les regards, par un temps clair, embrassent une immense

étendue de pays. Le spectateur auquel l'ancienne topographie de Gand est familière, est surpris de l'exiguïté de cette ville qui faisait cependant dire à Charles V : « Je mettrais Paris dans mon Gand. »

Les faubourgs ont quintuplé l'étendue de la vieille enceinte. Au delà des dernières maisons disséminées dans les champs, apparaissent des collines, des prairies, d'énormes panoramas verdoyants hachés par une infinité de cours d'eau.

Certes, aperçu ainsi, par une belle journée d'été, le pays de Flandre apparaît riant et riche, digne de l'affection de ses fils, bien fait pour exciter les convoitises de l'étranger.



BOURGEOIS EN ARMES (GAND 1406).

« Bruges et Gand — dit un naïf proverbe des Flandres — ne se sont pas construits en un jour. »

Ainsi du Beffroi. Jamais le plan de 1183, dont une copie, hautement vénérable elle-même, repose à la Bibliothèque universitaire de Gand, ne fut exécuté.

A une époque déjà reculée, les baies des fenêtres furent murées. D'après

les données premières, leurs meneaux reçurent des vitraux, du moins aux étages inférieurs.

Des bas-reliefs devaient former une frise décorant la partie inférieure, des animaux chimériques formant encorbellement devaient servir de gargouilles ornementales aux deux plates-formes. Elles eussent, sans doute, d'après les usages du temps, été confectionnées en plomb ou en cuivre battu et doré; mais elles n'ont, croit-on, existé que dans l'imagination de l'architecte.

Les comptes de la ville établissent les fréquentes interruptions infligées aux constructeurs du Beffroi, par les événements politiques de l'orageux XIII^e siècle.

De tout l'ensemble décoratif dont le plan de 1183 offre le projet, il ne reste aucune trace; mais peut-être un autre devis fut-il dressé auquel appartient la superbe figure de soldat aujourd'hui déposée, comme nous l'avons dit plus haut, au Musée des ruines de Saint-Bavon.

* * *

Cette sculpture primitive (1), rendue très fruste par les intempéries de l'air, appartient à un art très complet déjà et très voulu. Ces traits, hachés d'une main puissante dans un bloc de granit, dégagent une impression profonde de calme et de force.

C'est la personnification du moyen âge qui se dresse là devant nous. Tels durent se tenir à la parade ces vaillants qui, percés de coups, mouraient à Roosebeke en embrassant la bannière de Gand et en agitant leur épée.

Les traits de ce revenant des grandes mêlées de jadis ont une simplicité presque hiératique.

Le masque apparaît sous un haume à timbre conique avec grande

(1) Voir le frontispice du présent ouvrage, dessiné par M. A. Heins.

bavière et couvre-nuque emboîtés. La visière s'attachait à l'aide de lacets. Un aubergon de maille tombe jusqu'aux genoux; il semble recouvert sur la poitrine d'une cuirasse de plate. Les épaules et les coudes sont préservés par des falces et des rondelles attachées à des cubitières. L'homme se prépare à tirer le glaive rattaché au poignard par une ceinture. Sa longue targe est attachée au cou par une guige. Tout cet ensemble est indiqué largement, d'une façon exacte encore après tant de dégradations.

Pensez que le bon communier, lorsqu'il fut relevé de garde, était depuis cinq longs siècles en sentinelle à l'angle de la tour. Les trois camarades, qui occupaient d'abord avec lui ce poste d'honneur, avaient dès longtemps disparu lorsque l'Homme du Beffroi fut descendu à grand'peine.

Quelle chronique vaudrait les mémoires de cet intègre témoin, si comme la statue du Commandeur, la sentinelle du Beffroi pouvait un jour prendre la parole!

Elle commencerait, sans doute, par accuser en termes amers nos contemporains d'avoir tourné le dos au bon sens, en coiffant le Beffroi d'un casque en fonte, lorsqu'il eût été si facile de réaliser le plan primitif que l'on avait la rare bonne fortune de posséder.

Le campanile actuel, complètement construit en fer, étrange élucubration d'un métallurgiste en délire, écrase d'un poids de 300,000 kilos le vieux géant de pierre. Cette construction, dangereuse épreuve qui semble tenter Dieu, coûta deux ou trois fois ce qu'il eût fallu pour exécuter le projet ancien en utilisant, à la rigueur, le fer comme élément principal de la charpente.

Ceci dit, il faut reconnaître que l'agencement de ce travail ne laisse rien à désirer.

* * *

Une visite au Beffroi serait bien incomplète si l'on ne s'arrêtait un instant à Roeland, la maîtresse-cloche de la tour, et au Dragon placé au sommet.

Roeland fut la plus belle et la plus volumineuse des cloches qui jamais reçurent le branle en Flandre.

Fondue en 1314, elle pesait plus de 12,000 livres. Maître Jan Van Ludeke et son compère Jan Van Roosebeke, qui offrirent Roeland aux magistrats chargés de le tenir sur les fonts baptismaux, furent bons prophètes lorsqu'ils modelèrent, à la cire, selon les us du métier, sur la paroi de la cloche, cette éloquente légende :

✠ Dese : clocke :... die gheherten : es : Roeland :
als : men : se : lunt : es : sturme : int : land. ✠

Comme le cor du paladin, éclatant en appels au-dessus de la sinistre gorge de Roncevaux, s'en allait frapper au loin l'oreille de ses amis, la voix de Roeland devait souvent jeter de stridents appels et déchaîner des tempêtes exaspérées.

Depuis sa naissance, Roeland sonna toutes les prises d'armes de la belliqueuse cité dont les habitants, comme ces Germains typés par Tacite, croyaient être anéantis dès l'instant où ils déposaient leur harnais de guerre.

Un trait peint admirablement quelle part Roeland occupa dans l'histoire de la commune de Gand.

Charles V, lorsqu'il eut reçu à merci les Gantois, après l'insurrection des *Cressers*, traita Roeland comme il eût fait d'un complice conscient de sa culpabilité; il condamna les Gantois à descendre du Beffroi leur cloche favorite, pour la voir briser par la main du bourreau.

Déjà la sentence allait recevoir son exécution, lorsque les supplications de la population, affolée à l'idée de perdre son *palladium*, émurent l'Empereur qui, cette fois, se souvint peut-être que Roeland avait fêté sa naissance, et fit grâce.

La voix du Beffroi se fit entendre de nouveau à la ville bientôt

rassérénée et prête à livrer des combats plus heureux et plus décisifs pour la liberté et le droit.

Roeland, en 1576, sonna la Pacification de Gand et l'expulsion des cohortes espagnoles.

Une édilité utilitariste devait, en 1659, accomplir un acte de vandalisme devant lequel recula l'impérial bourreau de Gand. *Quod non fecerunt barbari...*

En 1659, ces messieurs de la Keure trouvèrent que les 12,000 livres de bronze du bourdon représentaient une fort respectable quantité de gros sous. Roeland, condamné à mort pour la seconde reprise, fut cette fois exécuté.

Le fondeur hollandais Van Zutphen dépeça le géant à coup de maillet, la 345^e année de son âge. En échange, la ville obtint un carillon encore en partie existant.

*
* * *

La passion des carillons, particulière au pays de Flandre, paraît avoir au xvii^e siècle sévi à Gand avec une intensité furieuse.

On ne comptait pas, en effet, à cette époque, pour cette seule ville, moins de sept de ces *orchestrions* aériens et primitifs. Outre les carillons encore existants du Beffroi et de l'abbaye de Baudeloo, les églises de Saint-Bavon, Saint-Michel, Saint-Jacques, Saint-Pierre et la chapelle du Nouveau-Bois possédaient des carillons que les sans-culottes réduisirent au silence dès les premiers jours de la Révolution.

Le Carillon du Beffroi mit longtemps avant de fonctionner selon les désirs des magistrats qui, pour l'obtenir, avaient sacrifié le vieux Roeland.

On eût dit qu'il en était des cloches coulées de ce noble bronze pollué, comme de ces soldats qui périrent misérablement, d'après la légende, pour avoir eu de l'or de Toulouse dans les poches. A diverses reprises, il fallut tout recommencer, et lorsqu'enfin le malencontreux fondeur fut parvenu à

créer un ensemble dont se déclarassent satisfaits les abbés, prieurs et chanoines cités comme experts ès contre-point et haute-contre, les magistrats s'aperçurent que leur fantaisie avait creusé dans la caisse communale un déficit formidable.

Au début, le carillon placé sous la tutelle des révérends abbés et prieurs, exécuta exclusivement des airs sacrés ; mais bientôt les pavanés, les gavottes, les courantes et les bourrées se mirent de la partie.

La musique grêle des danses du temps jadis convient parfaitement, on pourrait dire qu'elle convient seule aux carillons. Et la convenance de ce répertoire avec l'instrument employé explique le charme que le carillon eût pour nos ancêtres. Aujourd'hui, le premier mécanicien venu choisit dans le répertoire théâtral les airs qui le charment par leur banalité, et qui ont le plus de chance d'agacer bientôt les nerfs des personnes impressionnables placées à portée de ses trilles et de ses arpèges mécaniques.

Ces choses graves n'étaient pas au temps jadis traitées par dessous jambe.

Le Beffroi, ses cloches, ses sonneurs, carillonneurs, ménétriers et portiers étaient placés sous la haute juridiction d'un fonctionnaire sévère mais juste : le supérieur du Beffroi, chargé de gouverner cet État élevé au-dessus de l'État.

En 1869, le dernier gardien du Beffroi reçut congé, pour cause de suppression d'emploi.

Sic transit gloria mundi.

* * *

Quelques mots, pour finir, du dragon qui représente le classique « couronnement de l'édifice. »

S'il n'est pas permis de vanter cette fantastique girouette comme un spécimen bien réussi de l'art flamand, il est permis de la citer comme un

exemple mémorable de la façon dont on a écrit l'histoire à Gand et ailleurs.

Le Dragon, affirment Sanderus et d'autres annalistes, fut rapporté de Constantinople par des Brugeois à l'occasion des Croisades. Les Gantois, un jour qu'ils saccageaient Bruges, *secundum more*, revinrent à Gand chargés de ce trophée qu'ils ne pouvaient évidemment mieux mettre en évidence qu'en le juchant sur le Beffroi.

D'après Waernewyck, c'est de Biervliet que les Gantois, de par droit de conquête, ramenèrent le dit dragon, présent offert par Baudouin de Constantinople à des Biervlietois qui lui avaient donné un bon coup de main pour conquérir son royaume.

Nous laissons pour compte à des historiens plus imaginatifs encore, bien d'autres généalogies du dragon ; il appert des comptes de la ville pour 1377-1378 que le dragon est un produit du terroir. Un ouvrier gantois forgea la girouette que l'on fit plus tard revenir de si loin.

Le dragon, formé de plaques de cuivre rouge rivées autour d'une armature de fer, a la dimension d'un bœuf et pèse 180 kilogrammes. Vu de près, il montre outrageusement la corde ; il se compose d'une infinité de pièces soudées et raccommodées de toutes les façons.

Tous les cent ans, en effet, les nécessités de la réfection ramènent le dragon au niveau de ce que les marins et les carillonneurs appellent le plancher des vaches ; il reçoit alors *are publico* une couche de dorure qui lui permet de remonter à son poste orné d'un nouvel éclat.

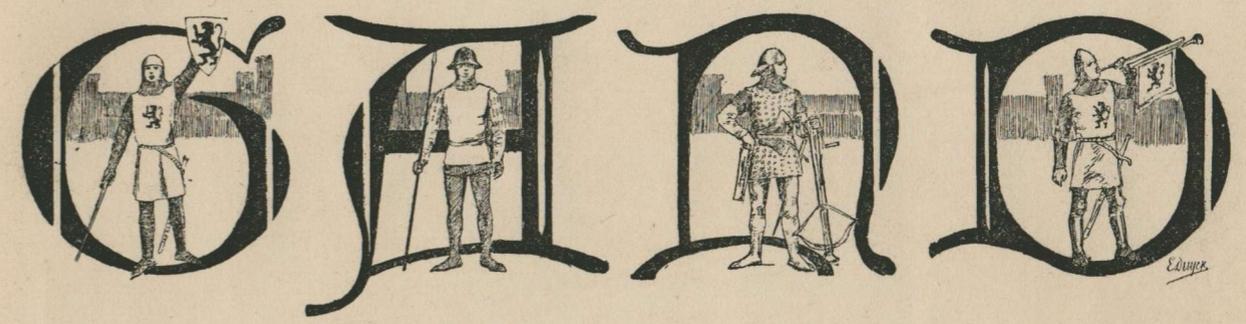
Naguère, à l'occasion des grandes réjouissances publiques, on entourait le dragon de tonnelets de goudron enflammés et on le bourrait de fusées d'artifice.

Ce jeu dangereux et saugrenu dura jusqu'au commencement de ce siècle.



COLLECTION NATIONALE

HERMANN VAN DUYSSE



MONUMENTAL ET PITTORESQUE

FRONTISPICE ET DESSINS

DE

ARMAND HEINS, ED. DUYSSE, PUTTAERT, STROOBANT, ETC.



BRUXELLES

A.-N. LEBÈGUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
Origine de Gand. — Le Castrum Gandavum. — Conversions. — Les Normands. — Cité militaire du Vieux-Bourg. — Château des Comtes; ses vicissitudes; son état actuel. — Le Prinsen-Hof; le Leuwen-Hof. . .	5
Le Cloître Saint-Bavon. — Le Baptistère. — Passe-temps de moines et pèlerinages. — Annexion d'un couvent par un empereur très chrétien. — Le Château des Espagnols. — Trouvailles. — Le Musée des ruines. . .	25
Le Beffroi. — Les ménétriers du Beffroi. — Dispositions intérieures. — Le « Secret. » — Le vieux Gand. — L'Homme du Beffroi. — Le Campanile. — Roeland, sa naissance, ses deux condamnations capitales, sa fin. — Le Carillon. — Le Dragon. — Légende et vérité.	39
L'Hôtel de Ville, ses alluvions successives — De Waeghemakere et Keldermans. — Chef-d'œuvre interrompu. — Décadence et vandalisme. — Restauration. — Chapelle, Salle des Pas-Perdus. — Arsenal. — Salle des États. — Un caprice de Marie-Thérèse	50
La Cour du Serment Saint-Georges. — Le clos des Arbalestriers. — La Halle aux Draps. — Gilde Saint-Michel. — Mamelokker. — Salle du Bureau de Bienfaisance. — Le Groote Morian. — Le Samson. — La Grande Faucille. — Les sous-sols de la rue Haut-Port. — Ryhoves-Steen. — Grande Boucherie. — Prinse Kinderen. — Piloni. — Le Chastelet. — Martin Nabur	63
Quais de Gand. — L'Étape. — Maison des Mesureurs de Grains, seigneurs de l'Étape. — Francs-Bateliers. — Leur hôtel, leurs privilèges. — Francs-Compagnons. Leur baptême.	74

	PAGES.
Le Marché du Vendredi. — Artevelde. — Le Mauvais Lundi. — Tournois. — Torrecken des Tanneurs. — Dulle-Griete. — Problèmes de la tech- nologie ancienne. — Les états de service du Grand-Canon. — Son sobriquet.	84
Les Remparts de Gand. — Les Anciennes Portes. — Le Château des Espagnols. — Le Rabot. — Steen de Gérard le Diable. — La Dernière Citadelle de Gand. — Assaut par persuasion. — Ville ouverte.	96
La Byloke. — L'Hospice des Vieillards. — Peintures murales. — Halleyns Kinderens Hospitaal. — Les Béguinages.	104
Les Églises. — Trésors problématiques. — Saint-Nicolas. — La Chambre des Sonneurs. — « De Liemaecker. » — La Famille Minsau. — Saint- Jacques	110
La Cathédrale de Saint-Bavon. — Œuvres d'art. — Laurent Delvaux. — Le mausolée de l'évêque Triest. — Jérôme Duquesnoy brûlé vif. — L'Adoration de l'Agneau. — Panneaux égarés. — Rubens. — Gaspard de Crayet. — Luxe bourgeois. — La Crypte. — La Tour	116
L'église de Saint-Michel. — Les Théophilanthropes. — Tableau de Van Dyck. — La Résurrection, par De Crayer, à l'église Saint-Martin. — L'abbaye de Mont Saint-Pierre. — Sa richesse. — L'église Notre-Dame. — Yzeren Zolder. — Cloître et caserne. — Souterrains. — Serment de l'Arquebuse dit : Gilde de Saint-Antoine.	127
Musée d'antiquités. — Reliques gantoises. — Musée de peinture. — Tableaux anciens, classiques et romantiques. — Œuvres modernes.	134
L'Université. — Ses Collections. — Les Écoles. — L'Avenir. — Industrie. — Liévin Bauwens et la « Mull Jenny. » — Le Lin. — La « Lys. » — Les Fleurs. — Le Casino. — Jardin d'Hiver. — Van Houte. — Le Dock	139